

Stendhal, la politique et l'amour

— Depuis mon adolescence, Stendhal est l'écrivain que je préfère, parce qu'il me semble avoir parlé mieux que quiconque des choses de la politique et de l'amour.

Il est probable qu'il n'a même pas connu l'existence de Karl Marx, et peut-être, en un sens, est-ce mieux ainsi, car l'expérience prouve qu'il est préférable, en littérature, de faire du marxisme sans le savoir que de fabriquer de la verroterie littéraire en voulant s'inspirer du marxisme. En tout cas, ce qui frappe, dans les romans de Stendhal, c'est l'importance de ce que j'appellerais la situation de classe des héros.

Toute son œuvre représente une manière d'exploration des diverses classes sociales. Sans doute a-t-il mis dans chacun de ses héros beaucoup de lui-même. Cependant, leur comportement est fonction du milieu dont ils sont issus, et, pour tout dire, de leur classe. Tout se passe comme si l'auteur s'était dit : « Qu'aurais-je pu être si j'étais né paysan et pauvre sous la Restauration ? » Et il a créé Julien Sorel. Fils de banquier sous Louis-Philippe, il aurait pu être Lucien

Leuwen, et Fabrice del Dongo s'il était né dans l'aristocratie. Il a même poussé la curiosité jusqu'à dire : « Et si j'avais été une femme ? », et il a écrit *Laniel*, roman très en avance sur son époque, et qui pose, avec audace, le problème de l'émancipation de la femme.

— Pourquoi opposez-vous Stendhal à Chateaubriand ?

— Chateaubriand est également un grand écrivain, du moins celui des *Mémoires d'outre-tombe*. Mais, si j'aime Stendhal, c'est aussi parce qu'il s'est proclamé et qu'il a été par excellence l'« *Antivicomte* ».

Henri Beyle, qui a vingt ans quand paraît *le Génie du christianisme*, juge celui-ci « ridicule », et, vers la fin de sa vie, il ne manifeste pas plus d'indulgence à son sujet : « Je vois clairement que beaucoup d'écrivains qui jouissent d'une grande renommée sont détestables » (*Henri Brulard*).

Peu d'écrivains sont encore plus actuels, plus modernes que Stendhal. Et que reste-t-il aujourd'hui d'*Atala* et du *Génie* ? Chateaubriand, de son vivant, était déjà d'outre-tombe.

Il est l'homme d'une caste, le représentant de la noblesse de l'émigration, et la revanche que cette classe, condamnée par l'histoire, a cru pouvoir, après 1815, et notamment à la faveur d'une « terreur blanche » trop souvent volontairement oubliée, prendre sur la bourgeoisie s'est révélée éphémère.

C'est parce que sa classe est en train de mourir que Chateaubriand appelle le monde à disparaître.

C'est parce qu'il est déçu par l'histoire qu'il se réfugie dans la « phrase » dont Stendhal a horreur et qui va servir à parer toutes les mystifications, à bercer la nostalgie des fastes révolus. Voilà pour quoi *Atala*, *René*, *le Génie du christianisme* relèvent, à des titres divers, de la « phrase », c'est-à-dire de l'exotisme politique, du refus du réel, de la fuite devant le mouvement même de l'histoire.

Stendhal ne s'y trompe pas qui voit en Chateaubriand le leader de l'*hypocrisie* sociale et littéraire. Au moment où le romantisme réactionnaire, expression des intérêts de classe de la féodalité dépossédée, et dont le vicomte est le plus illustre représentant, se réfugie dans le passé par haine du présent, Stendhal, héritier de la Révolution française et de la philosophie des lumières, dresse un bilan lucide des conquêtes de la bourgeoisie, et discerne, au milieu de son triomphe même, les signes annonciateurs d'une décadence inévitable.

Du XVIII^e siècle qui le vit naître, Stendhal garde le goût de l'analyse et de la clarté, l'amour des sciences, le refus de l'irrationnel, l'hostilité à la métaphysique. En cela, il est à contre-courant à une époque où Chateaubriand régnait dans les lettres et où le christianisme connaissait une nouvelle renaissance avec Lacordaire et Montalembert.

C'est du côté des matérialistes du XVII^e siècle et de leurs héritiers sous l'Empire, les Idéologues, que Stendhal va chercher des maîtres à penser. Son journal et sa correspondance sont pleins de références à Condillac, Helvétius, Tracy et Cabanis, auxquels il accorde, dès sa jeunesse, une sympathie qui, sans cesser d'être critique, ne se démentira jamais pour l'essentiel.

C'est d'eux que Stendhal, écrivain mais aussi philosophe, tiendra une attitude nettement matérialiste. La philosophie doit porter sur l'homme en tant que réalité biologique et sociale, elle ne doit en aucune façon devenir une spéulation sur l'être et l'au-delà. Stendhal applaudit quand Tracy déclare que « la philosophie est une partie de la zoologie » et qu'il s'élève « contre toutes les subtilités et les obscurités qui déshonorent ce qu'on appelle la métaphysique, en la livrant aux théologiens, c'est-à-dire à des gens qui connaissent la nature de Dieu et celle des esprits, mais non pas celle de l'homme ». C'est au nom de ce principe que Stendhal porte sur Descartes, coupable d'avoir adjoint à sa physique une métaphysique inutile et dangereuse, ce jugement sévère : « On a vu Descartes déserteur une méthode sublime, et dès le second pas raisonneur comme un moine¹. » Il n'y a de philosophie que celle de l'homme dans la nature et la société. Tout le reste est mystification. L'irrationnel n'est qu'un refuge pour les faibles et une arme entre les mains des puissants. Autant que la métaphysique, la religion est dangereuse, car elle n'est qu'une politique destinée à faire accepter à la masse le principe d'un ordre social fondé sur l'oppression. « L'idée de Dieu est la plus utile aux tyrans », dit Stendhal, qui pense que « douter de Rome fut la plus grande action des temps modernes ».

En regard de cette hostilité radicale à la métaphy-

1. On sait que dans ses *Pensées* Pascal fait à Descartes le reproche inverse : « Je ne puis pardonner à Descartes : il aurait bien voulu dans toute sa philosophie se pouvoir passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela il n'a plus que faire de Dieu » (Pascal : *Pensées*).

sique et à la religion, l'idée de l'homme, de l'*énergie humaine*, va prendre chez Stendhal une importance de premier plan. Sa philosophie est essentiellement une philosophie de l'énergie et du devenir. C'est autour de cette idée que s'ordonnent tous les problèmes, histoire, politique, biologie, passion, art, « L'énergie, qualité sine qua non genius », écrit-il, tandis qu'il appelle l'*Histoire de la peinture* : l'« histoire de l'énergie en Italie ».

Il y a chez Stendhal l'esquisse d'une explication mécaniste de l'énergie. On la trouve en particulier dans *De l'amour*, quand il expose sa théorie des tempéraments, empruntée à peu près intégralement à Cabanis. Mais il va beaucoup plus loin, lorsque, envisageant le problème sous l'angle social, il note dans *Henri Brulard* : « Suisant moi, l'énergie ne se trouvait, même à mes yeux (en 1811), que dans la classe qui est en lutte avec les vrais besoins. » On peut trouver dans toute son œuvre romanesque l'illustration éclatante de cette idée fondamentale. Cette énergie, chez le plébien Julien Sorel, s'affirme dans la lutte pour la vie ; au contraire, chez l'aristocrate Fabrice ou le bourgeois Lucien Leuwen, elle est détournée de son but véritable, qui est l'action. Ne trouvant pas de matière digne où s'exercer (« J'ai horreur de cette porte sous laquelle il faut passer », dit Lucien), elle est « refoulée » uniquement dans la passion : c'est en étant infidèle à leur classe que l'un s'en va combattre à Waterloo, et que l'autre participe à l'insurrection populaire de juin 1832 ; et encore s'agit-il là d'un fait sans lendemain. Hanté par le rêve de l'épopée napoléonienne, Lucien rêve d'être soldat, de servir sa patrie, d' « être utile » ; il n'aura que la ressource d'être amoureux,

et amoureux exclusivement, après s'être convaincu que l'armée de la monarchie de Juillet a pour raison d'être la lutte contre les ouvriers et non la défense de la nation. De même Fabrice n'échappera à l'en-nui de la cour de Parme qu'en amour.

Ce n'est pas par hasard que *Le Rouge et le Noir* et *Lamiel* sont les romans de l'énergie populaire en marche, et qu'*Armance*, *La Charreuse* ou *Lucien Leuwen* sont, à des titres divers, les romans de l'absence de l'énergie ou du transfert de l'énergie.

Une autre mystification dénoncée par Stendhal, c'est celle de la Morale, de la morale avec majuscule, à jamais valable dans le temps et dans l'espace social. Et c'est le grand, l'immense problème de l'*Hypocrisie*. Il y a d'abord le côté littéraire du problème, la question du style : on sait comment l'honneur de l'emphase avait amené Stendhal à prendre le Code civil pour modèle, et comment il avait failli se battre en duel à cause de « la cime indéterminée des forêts » de Chateaubriand, qui trouvait des administrateurs dans son régiment. De même, dans sa jeunesse, par une réaction naturelle contre l'enseignement que lui dispensait le jésuite Raillane suivant les ordres de son aristocratique famille, il s'était réfugié avec passion dans l'étude des mathématiques, où, pensait-il, l'hypocrisie n'était pas possible. Ces chères mathématiques dont, dressant beaucoup plus tard le bilan de sa vie, il pouvait dire encore dans *Henri Brulard* : « J'aimais et j'aime encore les mathématiques pour elles-mêmes, comme n'admettant pas l'*Hypocrisie* et le *vague*, mes deux bêtes d'aversion. » Mais ce n'est là que l'aspect secondaire de la question. Dans *Le Rouge et le Noir*, Stendhal s'attaque au fond du problème, et nous fait comprendre

admirablement qu'il ne s'agit pas, en l'occurrence, de psychologie individuelle, et encore moins de métaphysique, mais, en dernière analyse, de politique. Il n'est plus besoin, aujourd'hui, de réhabiliter Julien Sorel, qui fut si longtemps au banc des accusés devant le tribunal de la critique bourgeoise ; car le véritable accusé dans *Le Rouge et le Noir*, ce n'est pas Julien, mais la société... Tout au plus pourrait-on essayer de préciser le problème. Que nous montre en effet *Le Rouge et le Noir* ? Que dans une société soumise à la tyrannie d'une classe dominante (et Stendhal décrit très concrètement comment s'exerce, sous la Restauration, cette domination des nobles et des prêtres), celui que le sort a fait naître dans une « classe inférieure » n'a de choix qu'entre l'hypocrisie ou la révolte (et *Le Rouge et le Noir*, côté Julien, est révolté, et non pas hypocrite).

La *morale*, c'est tout ce qui est *utile* à la caste privilégiée. L'hypocrisie n'est pas dans ce cas le fait de l'individu ou la marque de je ne sais quelle condamnation biblique. Elle est partout, elle est la condition même du fonctionnement social. C'est la société qui l'impose à l'individu, et celui-ci n'a pas le choix ; il est contraint d'accepter la règle du jeu, de feindre d'être dupe, s'il ne veut pas être rejeté et condamné. Car, comme le remarque ailleurs Stendhal, « mentir n'est-il pas la seule ressource des esclaves ? C'est la caste au pouvoir (Stendhal dit le « monde ») qui donne l'exemple de l'hypocrisie en essayant de faire passer une morale de classe, expression de ses intérêts exclusifs, pour une morale universelle. Le mérite du *Rouge*, c'est précisément de faire la lumière en démontant le mécanisme de l'immense hypocrisie sociale. Quand Mathilde de La Môle, dont Stendhal

nous dit qu'elle « ne croit guère à la religion, [mais qu'] elle l'aime comme très utile aux intérêts de sa caste », entend son frère moraliser, elle le cingle de cette réflexion méprisante : « De la morale, vous, est-ce que vous sollicitez une place de préfet ? » Bien que bénéficiaire de la mystification sociale, elle refuse par orgueil d'en être dupée elle-même, de se laisser prendre à son propre mensonge. Et elle définit exactement le problème : car la « morale » est faite pour une certaine catégorie de gens, mais jamais pour ceux qui la font.

Il ne faut donc pas s'étonner que le roman ait suscité chez certains la fureur. Cela prouve simplement qu'il frappait juste. Les critiques bourgeois — qui sont, comme les préfets, mais dans leur propre domaine, des techniciens de la « morale » — en condamnant Julien, opéraient la diversion nécessaire et venaient au secours de l'ordre social menacé dans son principe même. Il n'est pas étonnant non plus que *Le Rouge et le Noir* ait un tel retentissement dans cette catégorie sociale dont il exprimait les aspirations et la révolte, encore confuses à l'époque où il fut écrit. Et si l'analyse de Stendhal reste actuelle, c'est sans doute parce que la société, dans sa structure, n'est pas *fondamentalement* différente aujourd'hui de ce qu'elle était alors. Les livrées ne sont plus les mêmes, mais l'*Hypocrisie* demeure...

Après avoir découvert le mécanisme de la mystification sociale, après avoir fait table rase des préjugés et des illusions, quelle attitude va prendre le héros stendhalien devant cette société qu'il méprise ? Autrement dit, quelle sera la forme de sa révolte ? Le problème s'éclaire par référence aux autres types littéraires. Si le héros stendhalien est très différent du

« héros romantique » à la René, parce qu'il se trouve placé dans le cadre réel, dans le cadre historique, il se distingue aussi profondément du héros balzacien, bien que l'auteur de *La Comédie humaine* et le « chroniqueur » de la Restauration et de la monarchie de Juillet posent tous les deux le problème en termes identiques et opèrent sur le même tissu social : la société bourgeoise en train de consolider ses positions aux dépens de la noblesse, au lendemain de la Révolution et de l'Empire, cependant que commence à prendre forme l'immense protestation des masses populaires. Comme le héros de Stendhal, les Rastignac et les Rubempré jugent sans illusion cette jungle sociale où « la condamnation à mort est la seule chose qui ne s'achète pas ». Mais le choix, chez eux, est vite fait. Rastignac enterre avec le Père Goriot les derniers scrupules de sa jeunesse, et le défi fameux qu'il lance alors à Paris marque le terme de la révolte morale et, en un sens, le commencement de la résignation. Désormais, la règle du jeu est acceptée, et, avec elle, la légitimité de l'ordre bourgeois. Il s'agit de pénétrer dans le monde des priviléges, de se tailler une place correspondant à ses appétits. Peu importent les moyens, que l'on doive son succès aux faveurs de la femme d'un banquier comme Rastignac, ou à l'amitié équivoque d'un forçat comme Rubempré. L'essentiel est de réussir.

Tout autre est l'attitude du héros stendhalien. Son ambition tient d'abord à une sorte d'exigence morale ; car l'extrême misère, pense Stendhal, engendre la bassesse¹. Si Júlien décide de se vouer au machia-

1. Il y a là-dessus une page remarquable de *La Chartreuse* :
« Fabio Conti... était un géôlier abhorré de tout ce qui était dans la citadelle, mais le malheur inspirant les mêmes résolutions

vélisme politique pour conquérir les conditions matérielles nécessaires selon lui au développement de l'« homme libre », il refuse, en fait, de jouer le jeu, et sa sensibilité l'emporte à tout moment sur sa volonté d'hypocrisie. Ce dont il a besoin avant tout, c'est de sa propre estime. Son modèle, c'est Altamira, le conspirateur épris de justice sociale et pour lequel il n'est qu'une morale, celle de l'« utilité ». Telle est également, dans les conditions particulières de leur classe, l'attitude de Lucien et de Fabrice, comblés par le sort, mais qui sont des « inadaptés » en ce sens qu'ils refusent de jouir sans remords de leurs priviléges, et qu'ils jugent l'ordre social avec le même mépris lucide que le héros du *Rouge et le Noir*.
Julien Sorel, c'est aussi la *conscience de classe exaspérée*. *Le Rouge et le Noir* est sans doute, dans notre littérature, le premier roman où le problème de classe soit posé avec une telle netteté, où il constitue la trame même de l'action. C'est le sentiment de son infériorité sociale, cette peur d'être méprisé, qui empêche les rapports de Julien avec la douce Mme de Rénal elle-même, dans laquelle il n'aperçoit tout d'abord que l'ennemi de classe : « Il ne vit en Mme de Rénal qu'une femme riche, il laissa tomber sa main et s'en alla. » Et il condamne pour la même raison, comme une faiblesse, son affection naissante pour les enfants dont il a été promu précepteur : « Les

enfants me caressent comme ils caresseraient le jeune chien de chasse que l'on a acheté hier. » Plus tard, quand Mme de Rénal lui a donné déjà des preuves manifestes de son amour, il hésite encore à être sincère : « Elle est bonne et douce, son goût pour moi est vif, mais elle a été élevée dans le camp ennemi... » Et enfin, lorsqu'il est convaincu de la sincérité de sa maîtresse, il se dit : « Elle a beau être noble et moi le fils d'un ouvrier, elle m'aime... Je ne suis pas auprès d'elle un valet de chambre chargé des fonctions d'amant. »

Ce complexe d'infériorité de Julien éclate bien plus dans son aventure avec Mathilde de La Môle. Pour faire taire ses derniers scrupules, quand il hésite à séduire la fille de celui qu'il considère comme son bienfaiteur, c'est l'argument de classe qui, une fois encore, est décisif : « Que je suis bon, moi plébéien, d'avoir pitié d'une famille de ce rang !... » Et au dénouement, devant les jurés qui vont le condamner à mort, c'est le « plébéien révolté » qui prononce contre cette justice de classe, dont la fonction est moins de frapper le crime que la révolte devant l'ordre bourgeois, ce réquisitoire passionné :

« Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez devant vous un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune... »

« J'ai mérité la mort... Mais quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens, qui nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace

à tous les hommes, les pauvres prisonniers, ceux-là mêmes qui étaient enchaînés dans des cachots hauts de trois pieds et de huit pieds de longueur, et où ils ne pouvaient se tenir debout ou assis, tous les prisonniers, même ceux-là dis-j-e, eurent l'idée de faire chanter un *Te Deum* lorsqu'ils virent que le gouverneur était hors de danger. Deux ou trois de ces malheureux firent des sonnets en l'honneur de Fabio Conti... O effet du malheur sur les hommes... » (*La Chartreuse de Parme*, chap. xxx.)

de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

« Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité que, dans le fait, je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés. »

Le Rouge et le Noir est le drame de la révolte solitaire, et vouée à l'échec parce que solitaire. Si Julien, par dégoût de la bassesse de sa fortune, tente le transfert de classe, la qualité de son ambition (avant tout rester digne de sa propre estime) est telle qu'en aucun cas il ne saurait se satisfaire d'une réussite individuelle. En cela, il est, bien que confusément, le représentant de sa classe ; il porte en lui l'immense exigence d'une société nouvelle. Et si sa révolte est solitaire, c'est moins le fait d'une fatalité métaphysique que la marque des conditions historiques de son époque.

Julien Sorel refuse cette société qu'il a pourtant conquise grâce à son talent. S'il a été amené, les choses étant ce qu'elles étaient au départ, à suivre la filière de l'ambitieux classique, comme les héros de la Comédie balzacienne, y compris en arrivant lui aussi par les femmes, il ne peut se satisfaire de cette situation. Quand il a atteint le faîte de la réussite, il précipite lui-même sa propre chute et s'aperçoit qu'il ne trouve le bonheur qu'auprès de Mme de Rénaud, dans la prison d'où il ne sortira que pour aller à l'échafaud.

Nous sommes à l'opposé de la philosophie de Pascal, lorsqu'il dit quelque part : « Qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et finit

par l'ambition ». Chez Stendhal, c'est l'amour qui l'emporte.

Même chez les héros qui appartiennent de naissance aux classes privilégiées, on observe, à l'égard de la société, un phénomène de rejet. Lucien Leuwen est riche, jeune, beau, fils d'un banquier tout-puissant qui l'aime, mais il ne peut accepter l'injustice de l'ordre social.

C'est également sur le plan social que Stendhal pose le problème de l'*Ennui*, ou, si on veut, du *Mal du siècle*. Là encore, la position de Stendhal est résolument antimétaphysique, parce qu'il flaire la mystification derrière la grandiloquence des attitudes. Et tout d'abord, il n'a pas assez de sarcasmes à l'égard de ceux qui se sont conquis une célébrité en se faisant, pour leur époque, les spécialistes du désespoir (on ne disait pas encore de l'« ambiguïté ») :

« Ce qui fait marquer ma différence avec les niais importants..., qui portent leur tête comme un saint sacrement, c'est que je n'ai jamais cru que la société me dût la moindre chose. Helvétius me sauva de cette énorme sottise. La société paie les services qu'elle voit. »

Après avoir ainsi fait revenir le problème du ciel sur la terre, Stendhal diagnostique le mal du siècle en ces termes :

« Les sentiments vagues et mélancoliques, partagés par beaucoup de jeunes gens riches à l'époque actuelle, sont tout simplement l'effet de l'oisiveté. »
Julien ne connaît pas l'ennui, parce qu'il a, comme dira plus tard Rimbaud, « la réalité rugueuse à étreindre ». Lucien ou Fabrice, au contraire, doivent lutter contre le monstre, et ne peuvent y échapper que par l'amour. Mais, même chez Lucien et Fabrice, le mal

du siècle, que Stendhal appelle « la maladie du trop raisonner », est fondamentalement différent, dans sa nature, de celui du « héros romantique » dont le *René* de Chateaubriand constituait, vers 1830, un des prototypes à la mode. Chez les premiers, il vient de la conscience aiguë des contradictions de la société, de l'analyse impitoyable de ses conditions exactes, et, par là même, il appelle à la révolte et possède une valeur révolutionnaire ; la vague mélancolie du second n'a comme valeur exemplaire, comme fonction sociale, que d'inviter finalement à la résignation, en substituant, par une mystification désormais classique, au problème de l'individu social aux prises avec les antagonismes de classes, celui de l'être écrasé par la destinée.

Cette société, cadre et sujet du drame stendhalien, nous apparaît comme une réalité concrète dans ces romans dont l'auteur voulait qu'ils soient des « miroirs ». Là encore, le problème n'est pas posé en termes de métaphysique ; la société n'est pas une entité abstraite, définie une fois pour toutes et pesant sur l'individu à la manière de la destinée (ce qui est une autre forme de la mystification bourgeoise). L'horreur du « vague » chez Stendhal nous a valu une analyse singulièrement précise de son époque. *Lucien Leuwen*, par exemple, chronique de la monarchie de Juillet, est peut-être la plus violente critique, faite par un romancier, de la société capitaliste. D'un côté, nous voyons le prolétariat en train de se constituer comme une force organisée, de l'autre, les classes privilégiées, légitimistes ou orléanistes, divisées par leurs intérêts, mais qui se retrouvent unies dans leur crainte de la classe ouvrière. Et Stendhal nous décrit la nature et les moyens du pouvoir : à la tête de l'Etat,

la Banque, « cette nouvelle noblesse gagnée en écrasant ou en escamotant la révolution de Juillet ». Les ministres qui acceptent de protéger le fils d'un banquier parce qu'ils spéculent à la Bourse et qu' « un ministère ne peut défaire la Bourse, mais [que] la Bourse peut défaire le ministère ». Les préfets qui fabriquent des élections sans gloire malgré une distribution judicieuse des pots-de-vin, des débits de tabac et des années de prison. La police dont le souci « est de veiller à ce que trop d'intimité ne s'établisse entre les soldats et les citoyens », et qui fait assassiner les soldats par des provocateurs vêtus en ouvriers. La religion que le gouvernement des banquiers libres penseurs, autant que celui de la Restauration bien-pensante, révère parce qu'elle est « le plus ferme appui du gouvernement despote ». L'armée dont la fonction n'est pas de défendre la patrie, mais de « sabrer les tisserands », et pour qui l'expédition de la rue Transnonain est la bataille de Marengo¹.

1. Il y a aussi cet épisode du régiment envoyé contre les ouvriers, et qui montre que les ministres de l'Intérieur d'aujourd'hui n'ont pas besoin d'être des gens d'imagination, car les méthodes de la police n'ont pas changé, pour l'essentiel, depuis Louis-Philippe :

« Les ouvriers d'une ville de huit ou dix lieues de là, venaient, dit-on, de s'organiser et de se confédérer. « Le colonel Malher parcourait la caserne en disant aux officiers de façon à être entendu des lanciers : " Il s'agit de leur donner une leçon qui compte au piquet, pas de pitié pour ces b... là ; il y aura des croix à gagner. "

« ... A peine engagés dans les rues étroites et sales de N..., les lanciers furent hués par les femmes et les enfants des ouvriers, placés aux fenêtres de pauvres maisons, et par les ouvriers eux-mêmes qui de temps en temps paraissaient au coin des ruelles les plus étroites...

« Leuwen remarqua que tous les officiers qui se respectaient gardaient un silence profond et avaient l'air fort sérieux. « ... A la nuit tombante, on tira un coup de pistolet, mais personne ne fut atteint.

— *Le bonheur est-il vraiment à ce point lié à la société ?*

— Stendhal, qui toute sa vie a fait la « chasse au bonheur », ne semble pas avoir découvert la recette miracle pour l'atteindre. Sans doute parce qu'il n'y en a pas. Mais il me semble qu'une idée très claire se dégage de son œuvre : c'est qu'on ne peut être heureux, en tout cas, si l'on a du mépris pour soi-même, et il est impossible d'échapper à ce mépris si l'on accepte une règle du jeu fondée sur l'injustice.

Rarement un écrivain aura condamné avec tant de vigueur une société dominée par l'argent, marquée par l'hypocrisie et la violence. « Cet ignoble bal masqué que l'on appelle le monde », écrit-il quelque part. Il y a aussi cette formule qui revient souvent dans son journal : SFCDT « Se foutre complètement de tout ». Elle pourrait passer pour un signe de scepticisme si elle n'était accompagnée de cette restriction qui va loin : « Excepté de sa propre estime ».

Nul n'a été plus diversément jugé que Stendhal. Mises à part les deux brillantes exceptions qui constituent la lettre célèbre de Balzac sur *La Chartreuse* et le jugement de Goethe sur *Rome, Naples et Florence*, il fut, comme on le sait, ignoré de son vivant. La

postérité devait se charger de réparer l'injustice, mais, malgré l'adoration dont l'entourent stendhaliens et beystistes, il n'a pas fini de susciter de retentissantes protestations, et M. Paul Claudel, par exemple, n'hésitait pas, à l'occasion, à traiter l'auteur du *Rouge et le Noir* de « pachyderme », de « velléitaire » et d' « épais philistein ».

Stendhal faisait déjà scandale dans le salon de la comtesse Daru, sa cousine, où on le regardait, dit-il, « comme on regarde un baril de poudre ». Et, en effet, ses idées sur la religion, la politique, la morale dans la société bourgeoise composaient un mélange que l'on pourrait qualifier d'explosif. La police autrichienne, d'ailleurs, ne s'y trompait pas, qui dénonçait en 1828 en Henri Beyle un défenseur des « idées politiques les plus pernicieuses » et « un homme dangereux pour le pouvoir royal ».

Il y a eu autour de Stendhal une longue suite de malentendus historiques. Le moins regrettable n'est pas celui qui consiste à faire de lui le romancier du pessimisme et de l'échec. Quand Léon Blum, au sujet des héros stendhaliens, parle d' « échec inévitable et fatal », il contribue, lui aussi, à embrouiller le problème. Stendhal, pourtant, n'a rien fait pour mériter ce sort, lui qui trouvait souverainement ridicule « le ton dégoûté de la vie dont le René de M. de Chateaubriand a été à la fois la copie et le modèle ».

Sans doute Stendhal a-t-il connu la tentation de l'esthétisme, et de l'évasion à travers le Beau, l'Amour, l'Art ou le Rêve. Mais jamais chez lui la tendance à la rêverie n'empêche cette claire vision des

* Je ne sais pourquoi, pensait Leuwen, mais je parierais que ce coup de pistolet est tiré par ordre du sous-préfet... »
Et Stendhal commente l'expédition en ces termes : « Pour les détails militaires, stratégiques, politiques, etc., etc., de cette grande affaire, voir les journaux du temps. Le régiment s'était couvert de gloire et les ouvriers avaient fait preuve d'une insigne lâcheté. »

conditions de la société de son temps, jamais elle n'étoffe l'analyse et ne mène à la mystification. Au lieu de s'abandonner au mal du siècle, Stendhal en détermine les causes et indique dans l'action une thérapeutique pour le combattre. Au milieu des nuées métaphysiques et de la confusion romantique, il reste l'héritier fidèle du XVIII^e siècle, proclame que la vie n'a pour but que le bonheur, que celui-ci est au terme de la science, et que le beau lui-même n'est que « la promesse du bonheur ». Philosophie qui prend toute sa valeur si on la replace dans son cadre historique, au moment où la bourgeoisie, soucieuse de consolider sa victoire, reniant ses premières amours matérialistes, retournaît à l'opium de la métaphysique et de la religion, pour se protéger contre les nouvelles forces sociales qui, déjà, se levaient contre elle.

Aujourd'hui, à une époque où les mystifications fleurissent d'autant plus que la bourgeoisie est plus menacée, la lecture de Stendhal peut sembler salutaire à ceux qui veulent essayer de voir clair.